

L'Autre là

Pascal Fauvel

L'Autre là

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
22, rue Édouard Nieuport 92150 Suresnes

© Les Éditions du Net, 2013
ISBN : 978-2-312-01585-9

Préface

Ce titre a fini par s'imposer à la fin des dernières retouches de cette pérégrination d'écriture débutée il y a déjà quelques années.

C'était un nouveau projet de narration .. Et cela fut construit en pointillés par-dessus ou à travers les travaux obligés du quotidien, en ayant toujours néanmoins dans la tête chacun des personnages.

Ainsi, courant l'année 2000, j'ai choisi New York comme terrain d'exploration car je pense que cette métropole a les atouts de posséder une forte charge symbolique : lieux de toutes les couleurs, des diverses architectures, cultures, culminant sur les économies mondiales... Là aussi, la puissance de l'image trouve tous ses accélérateurs. On a bien vu que le 11 septembre 2001 a focalisé toute la démesure des excès, et il aurait été au-delà de mes forces d'inclure cet événement tragique dans mon travail de fiction, tant l'instrumentalisation de ces clichés me serait apparue comme une barbarie supplémentaire.

Alors, L'Autre là, est une sorte, peut-être, de roman noir, parfois le terme de parabole s'insinue, où la chronologie se présente comme un alibi faisant progresser l'objet, d'un réel très marqué et contemporain, le crime en série, vers un éclatement, au travers de plusieurs tamis, de la position du corps dans l'espace ; c'est à dire de l'espace intime à l'espace social. Liée à la question existentielle, l'histoire est une confrontation des pouvoirs et des haines.

L'Autre là exprime le fil qui souligne une prédation, certes caricaturale ; aux traits grossis et manoeuvrés, autant qu'il est le lieu de toutes les projections : celles des peurs, de l'irrationnel envahissant amplifiées par la perte du sens, de la chute des étages proportionnés des valeurs (là on pourrait rejoindre l'écroulement

du Word Trade Center). Tous ces signes semblent bien filtrer de nos sociétés modernes.

Je pense que la démarche qui anime ce récit est essentiellement une déclinaison sur le pouvoir de l'image, icône du présent (bien évoquée par Wim Wenders dans *Jusqu'au bout du monde*), et me laissant guider par des logiques non formelles, j'ai bâti cet objet de façon à gagner un peu de terrain sur le risque de la sur-représentation et ses conséquences pour le lien humain.

Je peux concevoir que l'écriture de cet ouvrage soit le glissement d'un cadre à un autre qui, partant du regard sur le fait divers, entre progressivement dans le champ des grands archaïsmes de l'homme, dont les habillages technologiques ne modifient en rien leur répétition et leur présence dans l'histoire.

P. F.

1

L'œil torve, la joue obscure, les mains appuyées sur l'air, Jo Galloway ronge son frein dans la ruelle. Où étaient passés ces deux adolescents qu'il avait vus la veille déambuler dans le faubourg à une heure tardive ? En fin d'après-midi, Jo est certain qu'ils ont eu largement le temps d'emprunter un sommeil réparateur. Deux jeunes paumés qu'il avait surpris à forcer des portières de voitures. Au cours d'une interpellation tranquille, très goguenards, ils avaient fait le bavardage, histoire de donner le change : une fausse identité et une adresse tout aussi hasardeuse. Jo s'était laissé faire une fois de plus. Il ne réussit pas vraiment à employer les grands moyens contre cette racaille qu'il considère comme une fange laissée sur le bas-côté d'un système à plusieurs étages. Il ne sort plus son 45 de son étui. Il se sent pris par la même errance que cette faune. Il cherche à parler, à comprendre ce monde de dingues. Il tourne, il retourne, il questionne dans le terne après-midi. Ses yeux s'arrêtent sur les détritiques : sacs de plastique, bouts d'objets pulvérisés, boîtes de soda comprimées, quelques paquets d'herbes survivant ça et là sur un sol piétiné. Sur les bords, les murs crachent les signes d'une écriture taguée, énorme et illisible, comme un cri incompréhensible et bruyant. À une enfant contre une porte, une poupée à la main, il demande « As-tu vu deux jeunes hommes, le crâne rasé, l'un a une boucle de métal doré dans l'aile du nez, ils ont des baskets, des pantalons clairs et des chemises amples et sombres ?

– Des comme ça y'en a plein ici, dit-elle, dans une pâleur de fatigue et d'indifférence.

– Ouais, c'est vrai, bien sûr ! » Le flic reste hébété de sa propre stupidité, soumis au poids de son impuissance. Un signe distinctif. Comment trouver un signe distinctif dans ce fatras humain ?

Au même moment, parmi les allées et venues, un regard l'arrête. Il est sûr qu'il appartient au plus petit des deux de la veille. Cet œil n'est plus si provocateur, il est perdu, presque hagar. Jo prend ses jambes à son cou car le jeune homme, l'ayant aperçu, s'enfuit, cette fois en courant. Il réalise que la quarantaine lui pèse derrière des ados en baskets. Le jeune Noir s'engage dans une impasse, hors le trou de souris qui devait se trouver là pour donner une issue au fuyard, est bloqué par un container.

« Arrête... Tu ne peux aller plus loin, crie Jo entre de grandes bouffées d'air. Je ne te veux aucun mal. Calme-toi, tout se passera bien. » Le flic est intrigué par des taches rouges sur les mains du jeune garçon qui tremble de toutes parts.

« Tu as du sang sur les mains. Que s'est-il passé ? L'adolescent esquisse un nouveau mouvement de fuite que Jo stoppe brutalement contre le mur.

– C'est pas moi, j'ai rien fait, Ibrahim... Ibrahim est mort !

– Emmène-moi tout de suite ! »

Le jeune fait non de la tête. Jo le pousse à emboîter le pas.

Dans la cave de l'immeuble crasseux gît un corps ensanglanté. Etendu sur le dos, il a la cage thoracique ouverte où une flaque de sang est restée dans un trou parfaitement rectangulaire.

Jo prend son portable.

« La brigade... Vous pouvez m'envoyer l'équipe du légiste et tout le tintouin. J'ai un meurtre au 180 de la 141^e th rue, quasi à l'angle du boulevard Adam Clayton Powel Jr, près de l'hôpital de Harlem... Dans les caves de l'immeuble, il s'agit d'un jeune Noir... le torse ouvert jusqu'au nombril. Quoi... Vous ne voulez pas vous déplacer pour ça!... Je rêve ! Vous vous fichez de ma gueule ! Vous n'intervenez plus dans le quartier, depuis quand ? Vous pourriez me mettre au courant, non ? Je ne veux pas le savoir... Vous venez avec ce que vous trouvez mais vous venez, surtout avec un médecin. »

Le flic s'approche du jeune compagnon de la victime prostré et assis contre le mur.

« Comment t'appelles-tu ?

– Youssef... Youssef Mati.

– Youssef, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je ne sais pas... On se retrouvait toujours par là d'habitude dans cette cave... » Youssef lève un bras qui retombe comme détaché de son corps. « Comme tu vois, il y a des trucs à nous. »

L'inspecteur note quelques chaises de métal un peu rouillées, des boîtes de bière, une chaîne numérique, une table carrée et un sofa défoncé. Quelques spots trouent l'épaisseur moite de l'endroit. Puis, à la clarté des reflets, il découvre, sur le visage de Youssef, le trait brillant de quelques larmes.

2

« On lui a extrait le cœur.

– Comment ?

– On lui a retiré le cœur de la poitrine et pas n'importe comment, insiste le légiste, de petite taille, chemise fermée et chaussé de lunettes fines.

– À la tronçonneuse, reprend Jo, vaguement désabusé.

– Non, évacue le toubib, un tantinet ironique. Il s'agit d'une précision chirurgicale. Des types très qualifiés ont dû surveiller leur proie, l'attraper puis l'assommer d'une manière ou d'une autre. Les fortes pressions visibles sur le maxillaire attestent d'un bâillonnement certainement efficace. Un puissant anesthésique a permis en une seconde d'anéantir la victime et de ne pas être gêné dans la manœuvre finale, si vous voyez...

– Grosso modo.

– Eh bien ! Ceux qui ont fait cela ont prélevé le cœur, le muscle cardiaque, dans les règles de la chirurgie. Je pense que l'organe les intéressait. Une sorte de commande... Surtout un délit d'expulsion sans accord du propriétaire. »

Jo se jette sur le volant de sa Ford et file vers l'Upper West Side. Broadway ne s'ouvre pas, seule la dernière avenue est confortable pour gagner le poste assez vite, avant d'exploser derrière la tôle. Jo frappe sur les centres nerveux de l'électronique de bord en rêvant que la clim reparte. C'est le cheveu en bataille et l'allure écarlate qu'il plonge sur le distributeur de boissons fraîches.

« J'veux voir le boss, il est là ?... J'y vais!

– Il est en réunion...

– M'en fous! »

Le commissaire Peschi lève la tête juste avant de comprendre que sa réunion est à l'eau.

« Nous reprendrons plus tard si vous le voulez bien, dit-il à ses collaborateurs. Galloway, vous avez des façons d'arriver ici que je supporte mal. Messieurs, attendez encore un instant, excusez-moi mais nous étions sur le point de conclure. John, tu me cales tout cela noir sur blanc et on se retrouve à la même heure la semaine prochaine. Peschi dévisage à nouveau Jo dans le fatras des chaises bousculées.

– Ne me jetez pas cet oeil de circonstance, ça m'énerve encore plus! Primo, quelle est cette décision de ne plus envoyer de légiste dans Harlem et, secondo, je viens de voir un pauvre gosse de 20 ans à peine dans cette zone, le corps dépoitraillé jusqu'à la colonne vertébrale après qu'une bande de chirurgiens lui ait extrait le cœur comme sur une table d'opération.

– Ah, c'est ça, lâche Peschi très lointain puis basculant sur l'interphone : « Virginie, apportez-moi, s'il vous plaît, le dossier KL203...Oui, celui-là. » Jo, je vais vous montrer quelque chose. Votre histoire devient très banale. Sachez que pour l'intervention des légistes dans ces lieux qui foutent le camp comme des terres infestées de vermine, on passerait notre temps à faire du recensement. Plus personne ici, à part vous bien sûr, n'a envie de se creuser la tête pour élucider des crimes de petites crapules sans envergure qui tuent pour quelques grammes de ceci ou pour quelque menue monnaie, ou encore pour un sandwich au bacon... Alors, pffft... ! Y en a marre de dépenser des énergies pour rien.

– Ah oui ? Et tout ce joli petit monde s'occupe à quoi ? À jouer au poker sur l'ordinateur quand il n'est pas interrompu par le casse-croûte ou le téléphone !

– Ne soyez pas mauvais joueur, Jo...

– Joueur !

– Mauvais gars. Nous travaillons sur la finance, les mafias, les trafics d'armes, de prostituées, tout cela en étroite collaboration avec le FBI. Il y a des filières à suivre très compliquées qui se cachent dans Internet et qui ont des systèmes d'échange sophistiqués.

Ah, Virginie, donnez-moi ça, merci. Peshi se distraint une seconde sur le retour de la secrétaire vers la porte. Tenez, mon cher Jo. »

Le flic ouvre la pochette. Une vingtaine de clichés exhibe des victimes, jeunes hommes ou jeunes femmes noirs, perclus d'orifices sanguinolents en différentes parties du corps.

Peschi se lève, tourne autour du bureau, s'éclaircit d'un regard sur les tours derrière le fleuve puis condescendant s'exclame : « Depuis quelques mois, on assiste à cette nouvelle manie : des foies, des reins, des cœurs, on a même vu une cervelle, on se demande d'ailleurs pour quoi faire une cervelle... »

Jo se fige. Même si des images de tueries, de règlements de compte lui reviennent à l'esprit, habitué aux crimes les plus sadiques ou sordides, ces photos lui font monter la nausée comme si son estomac cherchait à voir le jour. Il file au cabinet de toilettes et se fouette le visage avec de l'eau.

« Et c'est maintenant que vous m'en parlez..

– Oh, est-ce si important ? C'est une nouvelle mode après bien d'autres... !

– Comment, c'est comme ça que vous voyez la chose. Quelques tarés sont en train de remonter à peu de frais un trafic d'organes sur le dos d'une population exsangue, sans défense, et vous parlez de routine du crime...

– Jo... Jo ! Calmez-vous. Ne hurlez pas. Nous sommes dépassés, vous le savez bien depuis longtemps. Nul n'ignore que les ficelles du monde sont tenues ailleurs et bien loin de nous.

– Ouaip, il faut baisser les bras et se laisser bouffer tout cru par les hautes sphères de l'intelligentsia moderne. »

Le combiné sonne.

« Oui... Oui, Virginie. Jo, je vous laisse car je dois rencontrer le maire de la ville pour quelques détails de sécurité.

– Vous faites bien, il y a du boulot dans le domaine. »

Jo s'éloigne et, dans le franchissement de la porte, se sent écrasé par la certitude de ce pouvoir exact de l'objet le plus banal.